

60 jours aux Etats-Unis : j'ai parlé du Vietnam avec les américains

Les lumières de New York apparaissent à travers les hublots et l'on s'imagine déjà sur le sol américain. C'est méconnaître les facultés d'encombrement de l'aéroport international Kennedy. Lorsque notre Boeing se présente au-dessus de l'aire d'atterrissage, il a fallu attendre une heure, puis aller chercher à deux cents kilomètres une réserve de carburant et revenir attendre une nouvelle heure avant d'atterrir. Le temps de passer une douane encore capable, grâce à des listes individuelles et malgré le feu vert des services de l'ambassade parisienne, de vous interdire l'accès au continent nord-américain, et je suis enfin aux Etats-Unis.

Moins d'une demi-heure allait suffire pour être au contact d'une difficile réalité. Un chauffeur de taxi, chez qui j'allais passer ma première nuit, eut le temps de me montrer, durant le trajet, son hostilité aux gens de couleur et la ségrégation à rebours qu'il pratiquait à l'égard des juifs. Son nom, placé à côté du compteur, ne laissait, en effet, aucun doute sur sa religion.

Racisme d'un côté, racisme à rebours de l'autre. C'était le premier flash reçu en direct. En deux mois de séjour, ce ne sera pas le dernier

Dialogue de sourds ?

Devant la variété inattendue des accents que l'on rencontre dans la seule New York et que l'on retrouve, éparpillée, dans tout le pays, on en arrive à se poser la question : « Comment est-on Américain ? » Par le passeport, mais, plus profondément que cela, existe-t-il des critères réels de définition ? Par l'ancienneté dans le pays ? Mais alors, bien souvent des Américains installés depuis moins de cinquante ans et qui venaient d'un autre continent cherchent à expulser du pays des Noirs qui s'y trouvent depuis près de quatre siècles. Par la couleur de peau ? Mais alors on en revient à la question précédente. Peut-être par le capital, mais bien des gens, dont on voudrait se débarrasser, ont beaucoup d'argent. Alors on ne sait pas, et le regroupement dominical des Newyorkais dans leur communauté d'origine n'est pas fait pour donner un élément de réponse.

Pourtant, en admettant que l'absorption dans le pays se fasse progressivement, on cherche à aller plus loin. Les questions brûlent les lèvres. Les réponses sont très souvent inattendues.

Le Vietcong ? Connais pas

Cinq chaînes de télévision, au minimum, sur chaque poste ; au moins autant de chaînes de radio, des dizaines de journaux locaux, c'est l'outil dont chacun dispose pour s'informer. La loi de la concurrence fait que, bien souvent, on s'aperçoit que l'information est dispensée avec une objectivité imparfaite, mais inattendue. Pourtant les journaux à petits formats fondent leur grand succès sur l'importance accordée aux bandes dessinées. Phénomène que nous connaissons, mais malgré tout d'une façon moins importante. A tel point que les cinq cent mille exemplaires quotidiens du New York Times sont modestes en regard des millions du New York Post.

Par Paul SAUZET

La prise de contact avec l'Américain moyen surprend malgré tout. Tout ce que l'on s'attend à entendre est nettement au-dessous de la vérité. Un chiffre. Un ami de longue date que je rencontrai par hasard à San Francisco, où il travaille depuis plusieurs mois, me dit, au cours d'une discussion, qu'il pensait que moins de 50 p. 100 des Américains savent ce qu'est le Vietcong. Je crus à la boutade. Mes diverses expériences aux quatre coins du pays devaient confirmer cette analyse, et le chiffre cité n'est pas loin d'être vrai.

Il est difficile de donner une explication simple de cet état de choses. Il relève probablement plus de la sociologie que de l'analyse politique traditionnelle. Si l'homme de la rue américain ne sait rien et n'a que faire de la guerre du Vietnam, si la grande majorité s'en désintéresse, malgré que leur pays soit l'un des belligérants, c'est essentiellement pour trois raisons.

Première raison qui explique l'absence de rébellion du « contingent » comme l'attitude de nombreuses familles dont un proche, fils ou neveu, part pour l'Extrême-Orient : au Vietnam, les Américains « défendent la liberté ». De cette idée, que les services officiels de la Maison Blanche se sont efforcés de répandre, avec succès ils sont sûrs et fiers. A partir de là, tout est permis en toute logique. Pour que tout se tienne, il est préférable, certes, d'ignorer les définitions élémentaires du colonialisme. Qu'un raisonnement plus fondé vienne mettre en doute cette assurance arrogante et celle-ci disparaît pour faire place à des doutes qu'un psychanalyste dissipera si l'on en a les moyens. Le cerveau est un instrument onéreux.

Corrélativement, on s'en doute, on justifie aisé-

ment l'escalade par l'anticommunisme. La « chasse aux sorcières » a, certes, perdu de son intensité, mais il n'en demeure pas moins qu'un climat de suspicion subsiste, qui rend malaisée l'information et la discussion bien souvent.

La raison géographique enfin, moins proprement politique, certes, ne doit pas être négligée : du Nord au Sud, les différences atteignent une telle intensité que les réactions aux problèmes qui concernent tout le monde deviennent motivées par la situation locale. C'est particulièrement vrai de certains États du Sud (Louisiane surtout, Alabama, Mississippi, Texas) où l'éloignement de Washington provoque des réactions passionnelles qui prennent le pas sur la logique et les choix gouvernementaux. Dans le même ordre d'idées, il serait faux d'ignorer l'importance que prennent les dimensions du pays. Les cars qui parcourent le pays en tous sens mettent vingt-quatre heures pour traverser le Texas et un sur quatre seulement a été dans sa vie à San Francisco. A l'extrême newyorkais, il semble peu exagéré de dire qu'en reliant ce fait au degré d'information de l'Américain analysé plus haut, celui-ci, dont le pays n'a jamais été occupé par une puissance étrangère, a tendance à penser que l'univers s'arrête à ses frontières.

A ce niveau, le facteur éloignement joue contre l'intérêt que l'on pourrait avoir vis-à-vis de la question vietnamienne.

Les croix gammées de la démocratie

Il existe pourtant, on le sait, une opposition à la guerre du Vietnam. Elle a d'ailleurs toute liberté d'action. C'est aussi conforme à la notion de démocratie aux Etats-Unis ; cette démocratie dont on ne connaît pas très bien les limites.

Ce qui m'a permis, le 6 août dernier, à Chicago, jour anniversaire de la destruction d'Hiroshima, de voir, à côté des manifestants pacifistes qui protestaient contre la poursuite de la guerre du Vietnam, défiler un groupe de jeunes nazis, arborant fièrement la croix gammée sur leurs manches. Une police bon enfant, beaucoup plus passive que lorsqu'il s'agit de foncer sur les groupes de jeunes Noirs au chômage, surveillait les deux groupes qui coexistaient pacifiquement sur la grande place du « Fédéral Building », toujours au nom de la démocratie et de la liberté, ce qui permet à L. Rockwell, leader du parti nazi, de proposer publiquement (ce qu'il confirmait récem-

ment dans une retentissante interview publiée par Play Boy et reprise par Jeune Afrique la mise au pas des Noirs américains et, sous une forme à peine plus voilée, l'assassinat du président en exercice, suspect d'alliance avec les communistes ; toujours au nom de la liberté et de la démocratie.



La «marche sur Washington» : 2.000 Noirs manifestent pour obtenir l'égalité raciale

Vingt-cinq mille manifestants, dira-t-on, en parlant de la manifestation du 6 août à New York. Certes, mais le même jour, moins de mille à San Francisco, ville de huit cent mille habitants, moins de mille également à Chicago, ville de quatre millions d'habitants. Premier point.

Le second réside dans le grand nombre des mouvements d'opposition à la guerre. Leur action principale étant en général fondée sur ce point principal, sans qu'ils revendiquent une étape ultérieure, reconnaissance du F.N.L., indépendance totale du Sud-Vietnam, on voit mal, en arrivant aux Etats-Unis, ce qui les différencie et ce qui motive cette multiplicité. En fait, on est vite renseigné. On s'aperçoit vite, en effet, qu'il en va dans ce domaine comme dans la religion.

Il n'y a pas une, mais des dizaines de religions aux Etats-Unis, auxquelles les fidèles tentent de vous rallier par les moyens publicitaires les plus traditionnels : me promenant, un matin de juillet devant la Maison Blanche, j'ai eu droit à de nombreux dépliants concernant une religion qui groupe quelques milliers d'adeptes et qui ne se différencie de la religion baptiste que sur des points de détail : en fait, une interprétation différente de tel ou tel paragraphe de la Bible. Et c'est toujours ainsi. D'où, à côté des grandes religions, réparties dans tout le pays, une multitude de « petites », de caractère local, dont les édifices du culte sont financés par les fidèles d'un district ou d'une ville.

Par besoin de différenciation, il en va de même des

mouvements d'opposition à la guerre du Vietnam ; si l'on veut bien excepter les groupes trotskystes et le « Chicago Committee for a Sane nuclear Policy », qui se manifestent par leur insistance à réclamer la négociation avec le Vietcong, les autres groupes sont essentiellement non violents.

Le cas du S.D.S., un des mouvements les plus solidement implantés, ayant plusieurs milliers d'adhérents à New York et des bureaux dans les plus grandes villes du pays, est intéressant. Au départ, mouvement d'étudiants, il compte aujourd'hui de nombreux adultes dans ses rangs, qui participent de façon concrète aux actions que le S.D.S. organise dans les quartiers pauvres des villes. En effet, bien qu'il soit, à nos yeux surtout, d'importance relative, le S.D.S. comprend quatre tendances qui sont, en fin de compte, assez divisées pratiquement et d'inégale importance : la tendance des intellectuels qui se bat pour des revendications d'ordre idéologique, celle représentée par les militants de Cleveland ou Chicago qui travaillent dans les quartiers miséreux des grandes villes du Nord, où pourtant la classe ouvrière, selon leurs propres termes, est souvent absente. Le troisième groupe est constitué par des marxistes qui bien souvent, en âge d'aller à l'université, arrêtent provisoirement leurs études pour passer une ou plusieurs années dans les quartiers ouvriers de ces métropoles. La quatrième tendance, la plus conservatrice, se bat pour un ralliement du S.D.S. avec certaines minorités démocrates. Ils cherchent, en tout cas, à former une coalition qui inclurait Bobby Kennedy. Les prises de position ambiguës de ce dernier rendent les militants du S.D.S., qui voudraient le suivre, largement minoritaires au sein du mouvement.

La panthère noire

Un nouveau slogan est apparu depuis peu aux Etats-Unis derrière lequel se cache, en fait, un nouvel état d'esprit. Les Noirs américains sont assez divisés, mais il semble malgré tout qu'une majorité de plus en plus grande prenne, de jour en jour, conscience. Cela aboutit chez eux à deux sortes de conclusions. L'apparition tout d'abord de ce slogan que la plupart d'eux reprennent à leur compte et qui ne fait que traduire leur aspiration à une « auto-organisation » des gens de couleur : par « Black Power », ils entendent signifier qu'ils sont capables d'organiser sur tous les plans leur existence. Dans les Etats

du Sud, qui comptent encore de nombreux illettrés, la panthère des « Blacks Power » est le signe de ralliement qui s'oppose à l'éléphant républicain. Bien qu'ils acceptent pour les aider des étudiants blancs sur les chantiers de Harlem, les dirigeants du S.N.C.C. sont les principaux défenseurs de la Black Power par laquelle, ils voient, dans l'unité des différents mouvements de gens de couleur qu'ils tentent de réaliser, la possibilité d'émancipation des Noirs par la non-violence, tout en affirmant hautement la spécificité de leur négritude.

Les musulmans séparatistes

Le souhait des dirigeants du S.N.C.C. est principalement de rallier à eux les responsables des « Blacks Muslims », c'est-à-dire les musulmans noirs des Etats-Unis. Ceux-ci ont un rayonnement qui a fortement augmenté ces dernières années. Les militants des mouvements non violents, particulièrement ceux qui suivent le pasteur Luther King, supportent de moins en moins les provocations blanches et de plus en plus adoptent le programme des « Blacks Muslims ». Pour ces derniers, dont je rencontrai à Harlem un responsable peu avant de quitter New York, « la socialisation avec les Blancs est impossible ». Si le S.N.C.C. et le S.I.L.C. (dirigé par L. King) revendiquent l'intégration non violente, les musulmans proposent chaque semaine dans leur hebdomadaire Muhammad speaks, dont ils assurent un tirage de trois cent mille exemplaires, un programme qui, pour être extrêmement vague, laisse néanmoins entrevoir leurs idées fondamentales.

Ils considèrent principalement, qu'en tant que représentants sur le continent nord-américain, ils sont amenés, selon les propres termes d'Elijah Muhammad, leur patriarche aujourd'hui, à fonder la nation d'Islam. Ils ne se considèrent d'ailleurs pas comme Américains, étant donné qu'ils « étaient dans la maison, mais comme enfants d'esclaves, même si c'est depuis plus de quatre cents ans ». Considérant que les Noirs américains n'auront la justice que lorsqu'ils auront leur propre puissance, faisant par là référence aux modalités de l'indépendance des pays d'Afrique francophone et de l'Algérie, les Blacks Muslims se rapprochent du S.I.L.C. sur la question vietnamienne puisqu'ils assurent que mille de leurs militants sont aujourd'hui en prison pour avoir refusé de partir pour l'Extrême-Orient.